



TATÈNE

Veuve TCHANCHET

GEORGES DE FROIDCOURT
LIÈGE

Journal Satirique Illustré

PARAISANT LE SAMEDI

ABONNEMENT
Six mois . . . fr. 2,50
Un an . . . fr. 5,00

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION
ET L'ADMINISTRATION
S'adresser : 31, rue de l'Ouest, Liège.

ANNONCES
4^e page, la ligne . . 0,30
3^e — réclame . . . 0,50
2^e et 3^e dans le texte 2,00

Tatène voyage.

—o—

Y n'a un spot qui dit « Les voyaches y donnent des formes à la jeunesse ».

Moi j'ai pensé : « Et pourquoi pas aussi à la vieillesse », d'autant plus que vous l'avez : « Je suis si bien conservée », comme que disent les belles madames.

Alorsse, je m'ai décidé à aller faire un tour en Belgique, en me disant :

« Enfin, je vais voir du nouveau et pas toujours des g... de Liégeois, sauf respect. »

Pour ça je m'ai trompé, car des Liégeois, y n'a pas moyen de faire un pas dehors Lièche sans n'en rencontré. On dirait qu'ils ont le feu ouisque je sais bien, pour autant courir en voyache de tous côtés... Y paraît qu'on nomme çoula : *La boujeotte*. Drôle d'affaire!

Enfin, je n'puis pas encore en dire tant mal, puisque je m'y suis aussi adonnée.

Mais je reviens à mes berbis, bien que je n'les ai pas quittées, même qu'elles sont pour le moment à la station des Guillemins, là que j'ai pris le train. Sur le livre des chemins de fer, j'avais pris l'heure de partir. C'est compliqué, mais puisqu'il fallait bien, j'ai fini par réussir. Oh! pas à l'heure qu'il était dite, parce que, un voyageur me l'a-t-espliqué : Dans note pays, quand c'est qu'un train partira quand y faut et arrivera de même, on fera une croix sur la cheminée et on organisera une grande fête nationale pour porter au ciel le minisse. Y n'a que quand celui-ci est dans le train... et qu'on le sait, qu'il arrive à temps... et encore, pas toujours.

Alors, sahez-vous ce que j'ai fait moi pour ne plus avoir la farce? Je parie que vous ne l'auriez pas trouvé! Je prends le train d'avant... et ainsi j'arrive en avance sur celui qui précède! C'est pas encore trop bête, pas vrai, pour une vieille qui n'a pas beaucoup voigagé.

Comme j'avais pris un billet de quinze jours comme tout le monde, j'ai pu voir du pays.

**

Naturellement, pour faire aussi comme tout le monde, j'ai t'été à l'Esposition de Gand. Que je vous dise mon cœur sur elle? Oui, mais c'est bien difficile. Je voudrais pas dire du mal, car c'est une belle grande affaire blanche avec des tas de fleurs, mais j'ai eu froid là dedans, malgré qu'il faisait du soleil. Chez nous autes, je m'en souviens, on avait chaud, même quand y pleuvait.

Voilà toute la différence. Je sais bien qu'il faudrait l'espliqué, mais c'est bien difficile.

Enfin, tenez. A Lièche, je sais aussi qu'il y avait des Allemands à force, surtout pour entreprendre des choses pour manger, mais si qu'on se promenait, soit aux Vennes, soit à Fragnée, soit à l'Acclimatation, c'était français parler qu'on entendait. Là, c'est pas en wastate, saistu qu'on te demande si tu veux un *demi*, non da, c'est en deutche. Et partout la même chose. Comme c'est amusant, hein! pour les étrangers. Pour les Flamands, c'est bien égal, puisqu'il n'y vont pas à l'Esposition de Gand, ou bien quand ils y rentrent avec des cartes de faveur, y prennent avec eux leur manger et boivent un verre de 10 centimes avant d'entrer!

Ecoutez, pourtant, je ne veux pas maltraiter encore Gand, parce que les gens de là-bas ont fait leur possipe, mais enfin, je peux bien dire

On rouvre...



LE DIRECTEUR DE THEATRE. — Je crois que vous avez de l'étoffe, mon enfant. Eh bien! nous ferons de vous une bonne doublure.

mon sentiment, n'est-ce pas : C'est pas autrement que c'était chez nous en 1905 et la différence qu'il y a, c'est qu'on ne s'amuse pas comme chez nous. Quand y rient ces gens-là, il font cela comme en battant la mesure avec le ventre. A Liège, pas besoin de mesure, puisqu'on riait tout le temps.

**

Lorsque c'est que j'ai-t-eu assez de Gand, je suis partie pour ailleurs. Il fallait bien aller faire de son stouffe à Ostende! Bon, voilà que je parle comme les Flamands à s'heure. Jamais plus, sahez-vous.

D'abord, pour ne pas perdre l'habitude, on a arrivé avec trois demis quarts d'heure en retard. Puis ça a été une affaire pour trouver une chambre. Pas qu'il en manquait. Dans toutes les rues, c'était des affiches pour en louer; mais on voulait pas me les donner pour moins que huit jours. Drôle de manière. J'ai donc été à l'hôtel, puisqu'y avait pas moyen faire autrement et bien qu'on m'ait dit que c'était cher. Ah! oui, et salée encore la note. Et dire que mon pauvre Tchanchet, du temps qu'il voyageait pour la maison Panaicou et Cie, payait sa chambre un franc cinquante tout partout et qu'il n'y manquait rien, pas même la bonne. A Ostende, et je parie bien qu'ailleurs c'est « Piron pareil », à la bonne il faut lui donner des un franc de dringuelle pour un jour et pourtant elle ne m'a rien fait pour ce prix là!

Le manger et le boire sont dans les mêmes conditions. Bien mieux, mais ça vous ne le croirez pas: pour... enfin... oui... pour la petite tout simplement, on aurait bien voulu me faire payer. Comme je m'en allait, voilà-t-il pas que celle que je croyais là pour le nettoyage simplement m'attrape par le bras et me crie: « Vous oubliez la dame de la Cour. »

Oh! oh! que je m'ai dis d'abord, toute estomaquée, mais je m'ai resaisi, tellement je trouvais dégoûtant ces manières-là et sahez-vous bien quoi que j'ai répondu?

— Cours todis arrêdgi...

Non, mais, dites donc, elle n'a pas compris, et si ça n'avait pas été un gros laid homme qui demandait un peigne pour ratisser ses trois soyes, il y aurait eu une belle margaille, à la Cour.

Enfin, pour résumé, tout est dans les mêmes proportions: Un beefsteack, 2 fr. 50; un crevé demi petit poulet, 5 francs; tenez jusqu'à des patates frites qu'on paye chez nous n'importe où dix centimes, là on m'a demandé trois quart de francs.

Non, j'en ai assez de vigillégislature de lusque. Je laisse pour toute ma vie aux autres les chichi, l'esbrouffe et les tra-là-là.

Je sais bien que derrière tout ça, y a la mer. Ah! la mer, c'est beau, c'est grand, c'est quelque chose ça et je mourrais peut-être bien à la regarder toujours. Mais les gens qu'il y avait là ne la voyaient sans doute pas, car il se regardaient simplement les uns les autres. Et pourtant malgré les beaux propres habits et les belles blanches robes, comme ils étaient petits, petits, petits à côté de la Grande.

**

Ostende après Gand, ça m'a un peu dégoûté de voigeager, mais comme j'avais payé mon coupon de 15 jours, pour ne pas perdre mon argent, il a bien fallu que je continue de circuler.

J'ai-t-été à Bruxelles, la capitale où tout le monde vous bouscule sans même dire pardon; à Anvers où les gens parlent tout le temps de gagner de l'argent et où les agents de police ne veulent vous répondre qu'en flamand; à Mons où ils deviennent des Wallons presque aussi enragés que chez nous; à Namur où tous les commerçants, sous peine d'être ruinés, doivent avoir une gazette catholique sur leur comptoir, etc., etc. Je ne veux pas vous trainer après moi, parce que c'est une sale habitude que ceux qui voigeagent ont de toujours vouloir raconter aux autres, qui s'en fichent pas mal, ce que eusses ont vu.

Pourtant j'ai une petite saqwès à vous servir. Sahez-vous bien, mes camarades Liégeois, qu'on court des fois bien loin, pour voir des choses qu'on avait tout près de soi et qu'on n'y faisait pas attention.

Des villes jolies, jolies, comme note Lièche, j'en connais pas en Belgique, avec des beaux points de vue comme à la Citadelle, à Cointe et à Cornillon. Et une pareille Meuse, je connais des villes qui payeraient beaucoup pour en avoir autant. Evidemment, ailleurs y peut y avoir des plus vieux monuments, mais ceux que nous avons on peut bien aller les regarder, je le dis, car ils valent la peine. Et notre musée de Curtius, je cherche un plus beau que lui.

Mais c'est pas tout encore. Après les villes, je suis un peu allée autour dans les campagnes. Mais mes enfants, ce que nous avons à une demi heure ou trois quarts d'heure de chez nous est plus fameux que ce qu'on vante tant chez les autres: votre eau d'Ourthe et d'Am-

blève, même des ruisseaux comme la Berwine, et le Pays de Herve et toute notre Ardenne qui commence déjà à Embourg, mais c'est beau, beau, beau.

Je dois dire que je ne dois pas crier trop fort, puisqu'avant de faire un tour en Belgique, je ne le savais pas bien. Si, je le savais, mais je n'y pensais pas. Eh! bien, il faut y penser et le dire, le dire beaucoup, à tout le monde.

On ne m'y prendra plus à voigeager au loin, pour mal manger, mal dormir, me disputer avec les gens, ne pas comprendre quoi qu'ils disent quand c'est qu'ils se payent par tête, et tout cela pour pas voir grand chose de neuf.

Au moins par ici, on peut dire sa façon de penser aux gens et leur réciter son chapelet, quand on est furieux contre eux, pour une raison ou une autre.

J'en ai assez quand j'ai dit à quelqu'un: « Vass crive dès mâ d'arrêdgi », qu'il me réponde avec le sourire: « Kanitverchtône » ou bien encore: « la Wole »?

Tatène.



LES MARCHANDS D'ILLUSION

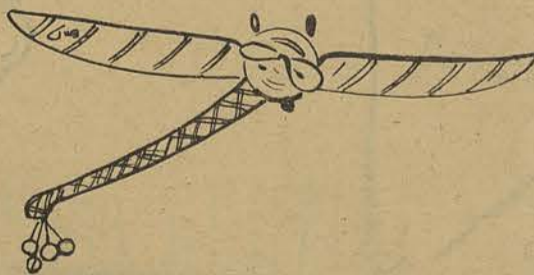
Adieu Soleil! On ne te vit
Souvent, du moins à mon avis,
En cet été dix-neuf-cent-treize.
Car tu en pris trop à ton aise,
Aussi bien au printemps qu'en août,
Toujours parti je ne sais où.
Or tu n'aimes guère l'autonne
Et déjà tu t'encapuchonnes
Dans des voiles tristement gris.
Va: N. I, ni c'est fini.

Pourtant nous avions ta promesse
De maintes joies et de liesse:
Tu nous affirmas au Printemps
Que tu ferais plus le beau temps
Que la pluie. Eh! la bonne blague.
Es-tu si vieux que tu divagues
Maintenant, Soleil! Mais en vain,
Si tu mets tant d'eau dans le vin
Que tu nous dois, je désespère
Revoir l'illusion dans mon verre.

Va-t-en! Et venez, vous, cabots
Et cabotines. Tout le lot
Des chanteurs ou des mimes
Passant du comique au sublime.
Avec des oripeaux, du fard
Vous avez divinément l'art
De créer aux feux de la rampe,
En un décor à la détrempe,
Ce qu'il nous faut: Des fictions.
Salut! marchands d'illusions!

Le Gardien du Violon.

PETIT SANS-FIL



IL FAUT MOURIR D'ABORD

A M. le Ministre de la guerre,
toujours intérimaire.

On vous a peu vu aux grandes manœuvres, M. le Ministre civil et intérimaire de la guerre. Vous avez toujours quelque bonne raison, fût-ce même un petit accident de réserve — comme lors de la visite royale à Liège — lorsqu'il faut mieux que vous ne soyez pas quelque part.

Qu'est-ce que vous auriez bien fait aux manœuvres vraiment?

Cependant vous ne devez pas ignorer aujourd'hui que l'on en tira quelques leçons et qu'on y eut l'heureuse surprise de constater la belle

organisation pratique de l'aviation militaire belge.

On n'y croyait point trop à cette « cinquième arme », à laquelle vous aviez mesuré si parcimonieusement les subsides. Vous devriez, aussi peu ministre de la guerre que vous soyez, M. de Broqueville, vous en réjouir grandement. C'est beaucoup d'argent économisé, grâce au dévouement, à l'audace et au désintéressement de notre petit corps d'officiers aviateurs.

Les services qu'ils viennent de rendre ne paraissent non plus contestables, s'il faut en croire les ordres du jour de félicitations des deux chefs de parti, les généraux de t Serclaes et Gobeau.

Les déclarations du directeur des manœuvres, le général de Ceuninck, ont été, du reste, caractéristiques à ce propos: Nos avions militaires ont fait merveille.

Alors, M. le Ministre, qu'attendez-vous pour faire le petit geste attendu?

Vous avez décoré les professeurs, MM. J. de Laminne et Verschaeve; mais les élèves, ceux qui chaque jour risquent leur peau, avec tranquillité et simplicité?

Vous avez, il est vrai, distribué de menues distinctions. Ce fut presque toujours lorsqu'un officier se cassait un bras ou une jambe. Quelle singulière façon de procéder.

Certes, si un accident se produit, on ne peut dire toujours que c'est par suite de la maladresse du pilote, mais celui-ci, s'il tombe, même par suite d'une circonstance imprévue, a-t-il mieux mérité de la patrie?

Qui, par son habileté et son sang-froid, vole sans casser du bois est-il sensé mépriser vos faveurs et avant d'être digne de la croix, faut-il mourir d'abord?

Hier, encore, l'armée faillit perdre un de ses aviateurs: le lieutenant Godfroid, d'une chute grave à St-Job. Ce sera pour vous une occasion de le décorer, mais il en est d'autres, d'anciens ceux-là, qui attendent toujours.

Il est entendu que dans quelques corps constitués, comme la magistrature, l'Université, l'armée, etc., il faut attendre très exactement un certain nombre d'années pour être décorés. Il suffit, pour cela, de ne rien tenter d'extraordinaire, de ne pas se mettre en valeur, de rester dans la bonne médiocrité. C'est évidemment donner au ruban la moindre des valeurs. Voyez, dès lors, le prix inestimable qu'on peut lui faire prendre en devantant pour nos aviateurs militaires l'époque où ils l'auront tout de même.

Qu'en pensez-vous? Ça leur ferait tant plaisir et ça vous coûterait si peu.

Après les manœuvres, le moment paraît bien choisi.

Mais surtout pas de vague Ordre de Léopold II ou de la Couronne, n'est-ce pas?

Et puis, M. de Broqueville, n'attendez pas qu'ils se soient tous tués, ou à peu près, du moins. Malgré tout, leur intention formelle, je le sais, est de bénéficier le plus longtemps possible du jour de la vie, même sans la croix.

A vous lire au *Moniteur*, Monsieur et le Ministre, et mes salutations empressées.

Matchou.

LA DEFENSE DE LA BOXE

Deux ou trois députés — dont le domquichottesque M. de Ponthière — ayant déposé un projet de loi contre la boxe, bien que de leur vie ils n'aient assisté à une rencontre de ce genre, le Ministre a cru devoir leur faire sa cour en défendant les matées sur le ring.

Cela, vous le pensez bien, soulève de telles protestations que si les amateurs de boxe tombaient à bras raccourcis sur le gouvernement, celui-ci, qui résiste, depuis quelque trente ans, aux assauts des libéraux et des socialistes réunis, serait knock-out en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Mais il n'en sera rien, les boxeurs étant des gens très pacifiques qui ne cognent que s'ils ne peuvent faire autrement. On l'a bien vu encore l'autre jour à Paris, où Jim Johnson, celui qu'on fit passer à Bruxelles pour le tombeur de Jeffries, a dû malmener cinq ou six bourgeois... parce qu'il avait peur d'être lynché.

A la vérité, ce cas est exceptionnel et qu'avaient, du reste, besoin ces citoyens de se mêler du différend survenu entre le nègre et son manager?

Je vous l'affirme, les boxeurs en général sont des gens paisibles et qui n'échangent des directs, des crochets, des swing et des uppercut qu'entre eux.

Voyons, soyons sincères, Messieurs du Gouvernement, qui d'entre vous a déjà eu à se plaindre d'un boxeur?

Quant aux députés, ils sont plus mal venus encore à protester. Maintes fois il fallut les

retenir à bras le corps pour les empêcher d'en venir aux mains entre gens de partis différents. Je gage qu'ils sont un peu honteux de la façon correcte et surtout silencieuse dont les champions se rencontrent. A la Chambre, on n'y met guère autant de distinction et combien n'en est-il pas — Demblon à part, car il a fait ses preuves — qui crient très fort parce qu'ils n'auraient pas le courage de donner des coups... et d'en recevoir?



Quoi qu'il en soit, voici la boxe rangée dans les plaisirs illicites, tout comme le jeu et les combats de coqs. C'est en vain que les champions s'écrieront, comme la jolie femme dont un agent venait d'empoigner le compagnon et qui s'efforçait de le délivrer en disant: « Et s'il me plaît, à moi, d'être battue? » Dorénavant, nul n'a plus le droit d'être boxé, du moins en public.

Jamais nouvelle occasion de tourner la loi — si l'interdiction est légale — ne va être plus recherchée, car le ministre intervient précisément au moment où la boxe est devenue le plus populaire, en Belgique, comme en France.

Je ne vous ferai pas ici la théorie de ce sport, école de courage, de souplesse et d'adresse, mais je me permettrai d'émettre quelques réflexions d'ordre pratique.

Le ministre a interdit la boxe: 1° parce que dangereuse; 2° parce que spectacle cruel.

Dangereuse? Ce n'est pas bien sûr, mais à ce compte-là il ne faudrait plus monter en automobile ou en chemin de fer, voire même s'en aller à pied par la ville, un quelconque écrabouillement étant toujours possible.

Cruelle?

Pourquoi cela? Parce que des poings s'abatent sur une figure entraînée à ce contact et qui ne sent presque rien. Mais, dès lors, il y a quelques petites industries dangereuses qui demandent à être très sévèrement réglementées par le même gouvernement et les mêmes députés qui boycottent la boxe. Et la misère des vieux travailleurs ou des ouvriers écolopés dont se désintéressent encore la loi — car les 33 centimes par jour des pensionnés ouvriers et les minces indemnités des accidentés, ne sont que du bluff inhumain — cette misère est un spectacle autrement écœurant qu'un combat de boxe.

J'entends la réponse du Ministre et de ses amis: « C'est l'organisation sociale d'à présent qui veut cela. »

Parbleu, réformez-la donc, ou du moins essayez! Seulement cela demanderait un effort un peu plus considérable que de supprimer d'un trait de plume une école d'énergie.

Et puis, c'est pas tout cela. Qu'est-ce qu'on en fait de la liberté pour laquelle l'homme lutte depuis qu'il a appris à se connaître?

A supprimer le droit de faire ceci, puis de faire cela, bref, de disposer de lui-même, on finira par en faire un mannequin dont quelques malins tireront la ficelle.

De l'interdiction d'agir à celle de penser, il n'y a qu'un pas.

Ne marchons pas dans cette voie. L'Angle terre qui est un peuple libre, sage et calme, exalte la boxe et si, chez elle, un ministre s'avisait de la vouloir interdire, ce serait une révolution.

Nous avons fait déjà 1830 et ce n'est pas la peine de recommencer parce qu'un mauvais plaisant veut supprimer le ring, mais tout de même on pourrait bien se secouer, sinon, demain, on nous défendra de prendre un bain de pied par crainte du rhume de cerveau et de manger des écrevisses sous prétexte qu'elles en rougissent d'avance.

Georges Curtius.

LE COIN DU WALLON

RIOTREYES

On vi brubeû qui fait s'tournêye li dimègne divin les bonès mohones di Lidje, sone à l'pwète d'ine ritche dame qui n'li done mây' mon d'cinq senses. Min madame est « en villégiature », et l'chervante qu'est fwê piscrosse, ni stitche qui deux senses èt d'mèy à mâlreux. Cichal fait n'hègne, min n'dit rin. Li dimègne s'avant, mainme djeû; li pôve ni r'sût qu'ine pitite pèce, et n'nè va tot fant n'pu seûre mène qui l'samainné di d'avant.

Li dimègne d'après, èco todi deux senses èt d'mèy'!

Ah! min, c'côp-chal, c'est-à l'treuzainme fèy' qu'on veût les maisses! Li brubeû fait n'laide

mowe, et, loukant l'chervante d'in' air di mèpris: « Dihez don, bâcelle, (dist-i), si vos comptez qui dj'vas v'ni chal tos les dimègnes po si pau d'thwè, vos v'trompez, savez: vos polez bin kwèri in' aute bribeu po à l'sainne!! »

**

On gârd d'aiw' arafine on pêheû qui louke pâhûlmin't floter s'bouchon so Moûse: « Av' vosse permis?... » li d'mande-t-i, avou l'air d'on tchin qui va hagni.

— Nèni, (dit l'pêheû), min dji n'pêhe nin!...
— Qui fez-v' avou vosse vèdje, ainsi?...
— Dji fais prinde on bagne à m'viér!

— Mostrez-m' on pau çoulâ (dit l'gârd tot groum'tant).

Li pêheû sêche fou d'l'aiwe on bai grand rodje viér qu'est-atêlé à si-intche dipôy' deux minutes.

Li gârd prend l'viér, et l'rilouke on timps, tot s'dimandant k'mint qu'i poreut bin têtchi l'pêheû!

Enfin, i rêy' è s'bâbe, et groum'tèye, tot prindant s'calpin:

« Et bin, dji v'dresse tot l'mainme procès-verbal, pasqui vosse viér n'a nou cal'çon!!!... »

Jos. Duysenx.

POMMES CUITES



L'EXPOSITION DE GAND AGONISE.

Nous sommes, il est vrai, dans la seconde moitié de septembre et le moment est proche où elle doit officiellement fermer ses portes. Mais combien plus douloureuse est cette fin d'exposition, comparée à ce que furent les derniers quinze jours de la World's faire liégeoise de 1905. Vous souvient-il avec quelle fièvre on voulut profiter jusqu'au dernier moment de la belle entreprise et des ultimes fêtes qu'on y organisait.

A Gand, alors que les superbes parterres sont encore épanouis, seuls les étrangers attardés apportent un peu de vie aux jardins et aux halls.

Du reste, plusieurs restaurants ont dû fermer faute de clientèle, et quant aux attractions qui sont le baromètre le plus caractéristique de la joie populaire, elles sont délaissées. De temps en temps, un cri sur le waterchute, et puis c'est tout.

L'honorable bourgmestre de Gand a reproché aux Wallons d'avoir boycotté l'Exposition. Ce sont eux qui, au contraire, ont apporté un peu de joie dans l'indifférence flamande.

L'expérience paraît faite, du reste, de celle-ci et de l'impossibilité des Flandres de se suffire à elles-mêmes. Certes, c'était un beau rêve qu'elles avaient fait de régenter la Belgique et le jemenfichisme wallon a contribué à les laisser longtemps dans leur erreur.

Si d'autre part Gand est moins flammingante qu'on ne le croyait, voici une belle occasion de revenir des erreurs pas-

sées et de créer là-bas un centre d'influences, où malgré les contingences politiques, on aura le courage de combattre les exagérations linguistiques et de faire au français la place prépondérante qui lui revient dans une civilisation réellement en progrès.

Attelez-vous à cette besogne, M. Braun, malgré — ou ce qui serait admirable avec — M. Cooremans.

PUBLIC D'AVANT-SAISON.

Il esi bien amusant le public qui remplit en ce moment les théâtres.

La « gent » élégante n'est pas encore revenue de villégiature ou du moins ne se montre guère.

Il faut alors voir ce que sont par exemple les soirées de gala des Variétés.

Il y avait, l'autre samedi, devant nous, quatre casquettes brunes caractéristiques, à côté de nous, un brave homme avec sa femme somptueusement soignée à la graisse et derrière nous, trois joyeux garçons qui émaillaient la représentation de réflexions telles que pour beaucoup nous n'aurions pas voulu être privés de ce supplément de programme.

C'étaient trois houilleurs, qui, avec simplicité, mais avec l'esprit du terroir, échangeaient leurs impressions. Personne ne fut épargné, ni les artistes, ni les spectateurs, et c'est qu'ils avaient le mot juste, les bougres. Comme le chanteur avait une large face avec des joues rebondies et qu'il n'arrivait à émettre des sons qu'avec certain effort, l'un de nos voisins émit gravement l'avis que voici: « En n'est pou rin, l'homme, si l'chant ni sais dès qué costé sorti. » Et ce devait être absolument vrai!

LIÈGE A GAND.

Le Pavillon de la Ville de Liège, à l'Exposition de Gand, est une pure merveille. C'est fort joli comme construction, c'est délicieux comme aménagement. Notre ancien confrère Georges Terme n'est pas étranger à cet heureux résultat et il faut rendre grâce à M. l'échevin Falloise d'avoir rompu avec les déplorables traditions qui voulaient qu'on offre aux visiteurs qui ne s'en soucient guère, des cahiers d'écolier, des statistiques incompréhensibles et de menus objets fabriqués par les doigts encore inhabiles des élèves d'écoles professionnelles.

Mais voyez ce qui se passe. Alors que les étrangers admirent beaucoup les trois salles reconstituées dans le Pavillon liégeois, nos concitoyens s'étonnent: « Mais il n'y a rien ici; on a vu tout cela à la Maison Curtius et au musée d'Asembourg. » Ils oublient, évidemment, que ce n'est pas uniquement pour eux que Liège expose à Gand.

Et cependant on a commis quelques imprudences, pour intéresser les visiteurs, nous avons eu l'occasion de le dire. On vient d'en faire une nouvelle, il y a peu de temps, en transportant là-bas une pièce unique « La Scène du Marché », de Harzé.

Il est arrivé à Gand sans morceau. Espérons qu'il nous reviendra de même. Mais ce sont des coups qu'il ne faudrait pas renouveler trop souvent.

CE BON CONSTANTIN.

Il n'a pas une fort bonne presse, cet excellent Constantin, roi de Grèce. Il faut avouer qu'on n'est pas non plus maladroit à ce point.

Avoir épousé la sœur de Guillaume II n'est pas une raison suffisante pour croire que la Grèce entière va se marier avec l'Allemagne. Ce serait méconnaître l'esprit même de la vieille Hellade, qui pour s'être fort rajeunie, n'a pas adopté encore la culture germanique.

Et puis, le roi Constantin, s'il a appris l'art de la guerre à Berlin, ne paraît certes pas y avoir étudié les finesses de la diplomatie.

Son malheureux discours lui est sorti juste au moment où son gouvernement l'avait prié de passer par Paris, afin de faciliter la négociation d'un petit emprunt de 800 millions. Ce n'est là, évidemment, qu'une bagatelle, mais tout de même, comme ailleurs qu'en France on manque généralement de cet or qui est la semence de la victoire, il faut bien flatter le banquier et Paris est terrible aux rois lorsqu'ils n'arrivent pas à conquérir ses faveurs. Il sera curieux de voir comment le roi de Grèce y sera accueilli et si les millions demandés seront offerts bénévolement à la Grèce. Car la question se corse de savoir à quoi l'argent sera employé. A acheter des bateaux de guerre, dit-on. Et on va jusqu'à prétendre que c'est en Allemagne que le gouvernement grec compte aller dépenser la bonne galette française.

La politique internationale a décidément des petits côtés du plus grand comique.

LA RECETTE COMMUNALE.

Dans le couloir peu spacieux et mal éclairé de la Recette communale, des employés se présentent radieux au dernier guichet. C'est le jour où les commis de l'Administration touchent leurs appointements.

Mais, tout à coup, on interrompt la distribution de la manne municipale et le préposé au guichet demande à ceux qui attendent de patienter quelque peu.

Un autre employé s'amène encore, puis un autre, puis deux et bientôt c'est tout un groupe qui fait le pied de grue. On cause, on discute devant la « bawètte » et le temps passe. Mais l'attente se prolonge et l'on commence à manifester son étonnement. Quelques commis s'inquiètent même, car ils auront à rendre compte à leurs supérieurs de la lenteur qu'ils auront mise à aller « encaisser ».

Aussi des murmures se font entendre jusqu'à ce qu'un chef de bureau blanchi sous le harnai, se penche par-dessus le guichet et demande au préposé la cause mystérieuse de la cessation des paiements. Et l'on obtient aussitôt le mot de l'énigme. La liste-mandat vient d'être portée chez Mossieu le secrétaire communal. C'est que ce gros fonctionnaire, qui est arrivé vers dix heures et est passé à deux mètres de la Recette, ne daigne pas pénétrer dans celle-ci. Un attaché spécialement désigné a pour mission de venir enlever la liste au guichet et de la porter à son souverain maître, qui consent à y apposer son imposante signature, dès qu'il a une minute de temps. Ensuite, le susdit préposé va restituer à la Recette la liste qui est alors disponible, et retire l'argent que Mossieu le Secrétaire touche alors avec dignité et componction.

Et sans perdre un instant le guichetier recommence ses opérations, pendant que les employés expriment leur admiration pour le haut fonctionnaire (voir au premier étage) qui refuse de s'abaisser jusqu'à descendre à la Recette.

D'autre part, la grande désinvolture de celui qu'un mauvais plaisant appela naguère le « Sceau communal » leur donne plus que jamais

la conviction que nous vivons dans une ère démocratique et qu'on cherche, à la Violette, plus d'égalité chez les humains.

NOS HOTES D'ALLEMAGNE.

Vous souvient-il de la réception faite aux conseillers municipaux de Paris, l'accueil de la foule, l'énorme enthousiasme des Liégeois? Mercredi nous étions arrivés une soixantaine de conseillers municipaux allemands.

Tout s'est passé avec calme, et n'était la longue file d'automobiles qui, à plusieurs reprises a traversé rapidement la ville, leur présence chez nous serait passée inaperçue.

On craignait un peu, à l'hôtel de ville, paraît-il, les suites de cette visite qu'on avait tenue secrète aussi longtemps que possible.

Pourquoi cela? De crainte de manifestations antigermaniques? Mais non, Monsieur Kleyer, il ne faut pas prendre vos braves Wallons pour des flamingants! Nous savons nous tenir et, s'il ne faut pas nous demander un enthousiasme de commande, nous savons ce que l'hospitalité liégeoise requiert de nous.

Nos hôtes, quels qu'ils soient, nous sont sacrés.

LES CONCERTS du dimanche ont repris au Restaurant de l'Europe qui, avant même qu'on ne soit en pleine saison d'hiver, voit chaque jour en son cadre charmant la clientèle la plus élégante.

VENDANGES SONT FAITES.

Fable en aéroplane.

Belle enfant, cueillant du raisin

Laisse échapper... bruit incertain

Moralité:

Vent d'Ange.

Feu Tchanchet.

CINEMA ROYAL (REGINA)

PROGRAMME DU 19 SEPTEMBRE 1913 ET JOURS SUIVANTS.

NOVELLI, diseuse à voix

E. MORIN, le fin diseur

AU CINÉMA:

La plus belle œuvre artistique de l'époque

In Hoc Signo Vincas

(TU VAINCRAS PAR CE SIGNE !)

Grand drame historique en 6 parties

Adaptation musicale de M. V. Sumkay, chef d'orchestre

du CINÉMA ROYAL. Exécutions avec chants chœurs et orchestre

HYMME TRIOMPHAL, à Jésus de Nazareth, chœur

final composé spécialement pour ce film, Poème G. B.

musique de V. Sumkay

LA DANSEUSE VAMPIRESQUE, drame Nordisk en 2 parties

UNE PAGE D'AMOUR, Drame (coloris)

Voyage au bord du Nil, voyage.

Patachon amateur de billard, comique

Journal Gaumont, actualités

MAISONS RECOMMANDEES

- Chapellerie Jean, 50, rue Léopold.
- Aux Galeries des Meubles, 58, rue Cathédrale.
- Séguaris, Voit.d'enf.et lits angl., 19 et 26, r.Féronstrée.
- J. Herben-Hoogen, bijoutier, 1, r. Ferdinand Hennaut.
- G. Schultz, Pianos et Harmoniums, 17, rue St-Remy.
- Brack, Machines à coudre, 24, boulevard de la Sauvenière.
- G. Hardy, Machines parlantes, 29, rue St-Séverin.
- A. Nols-Scheeren, Draperies, 28, rue Souverain-Pont.
- Hôtel Schiller, 6, place du Théâtre. Téléphone 1413.
- A. Franzen, rue de Bex, 10, Instruments de musique.
- H. Crémers, 1^{er} de meubles, 19, rue St-Hubert.

OCTAVE.

Et ne pouvoir parler!... lui dire son erreur!...

LE CHEVALIER.

Ah! Je voudrais rester ainsi: près de ton cœur;...

FRAMBOISIE, se levant.

Mais il nous faut aller rejoindre nos convives

Qui nous attendent là!... L'heure est déjà tardive:

Viens!...

LE CHEVALIER, cédant, et prenant la taille

de Framboisie.

Soit; nous reprendrons notre entretien ce soir...

(En partant, et montrant le décor de la forêt):

Ce somptueux salon deviendra ton boudoir!...

(Ils entrent à gauche (2^e plan).)

SCENE X.

(Octave, en voulant suivre la trace du Chevalier, accroche la cheminée qui tombe à la renverse. Une main sort de la coulisse pour la remettre en place! Octave passe à gauche.)

OCTAVE.

Ah! Le traître maudit!! (Revenant à l'avant-scène, gauche) Comment vais-je remettre

A sa femme, en secret, cette dernière lettre

Ecrise par le Roi?... (Il va vers la droite en réfléchissant).

(Regardant le canapé) Que vois-je?... Un éventail?!

(Il prend un éventail sur le canapé, et l'examine).

Le nom de la Duchesse, incrusté dans l'émail?!

Glissons-y le billet, de façon qu'on le voie!...

(Il tire un billet de sa poche).

(La Duchesse paraît à gauche).

(A suivre)

FEUILLETON DE Tatène N° 23

LE ROI NE S'AMUSE PAS!

Tragédie bouffe, en vers, en 5 actes et sans tableaux.

PAR

JOSEPH DUYSENX.

Suite.

SCENE VI.

BARNABE et CELESTIN rentrent par le fond (droite).

Ils déposent la table au milieu de la scène.)

BARNABE (désignant la table servie).

Qu'en dis-tu, Célestin?

Préparas-tu jamais un aussi beau festin?

CELESTIN.

Non, jamais, Barnabé! L'eau m'en vient à la bouche!

BARNABE.

Ne le regarde plus: ton œil en devient louche!

CELESTIN.

Vont-ils s'en donner, hein, les invités du roi?

BARNABE.

On se souhaiterait de la partie, quoi!

CELESTIN.

Je t'écoute, mon vieux!... Pour s'offrir une bosse!...

BARNABE.

Oui, ce sera vraiment une splendide noce,

Et le pays entier bien longtemps parlera

De ce fameux dîner de mariage-là:

On le relatera même un jour dans l'histoire!...

CELESTIN (naïvement).

Et l'on nous citera?

BARNABE.

Peut-être!

CELESTIN (fièrement).

Quelle gloire!

BARNABE (changeant de ton).

En attendant cela, ne perdons pas de temps:

Le service avant tout! (Il saisit la table des deux mains.)

CELESTIN.

Hélas!...

BARNABE.

Allons, viens-t-en!

(Ils entrent la table à gauche, deuxième plan.)

SCENE VII.

OCTAVE (seul).

Un mariage ici!... Mais qui donc se marie?...

Puis-je croire que ce soit déjà Framboisie?

Oh! non, c'est impossible!... Et pourtant!... il faut voir!

(Il prête l'oreille.)

Ah! du bruit: nous allons peut-être tout savoir?

Il reprend sa place près de la cheminée (premier plan).

SCENE VIII.

LES SEIGNEURS, dans la coulisse (pendant l'entrée du

Chevalier et de Framboisie, fond gauche).

Hourrah!... Vive le Roi!... Vivat!... Vive la Reine!

Longue vie et bonheur à notre souveraine!...

(Tout le cortège paraît.)

OCTAVE.

Que vois-je?... C'est bien elle au bras de l'imposteur!

J'arrive donc trop tard pour sauver son honneur!...

LE CHEVALIER (aux Seigneurs et Dames qui lui font

suite, montrant la gauche)

Amis, allez toujours... Car la table est servie!

Je vais vous y rejoindre avec ma Framboisie.

(Toute la suite sort par la gauche (deuxième plan).)

SCENE IX.

OCTAVE (à part).

Ils sont bien mariés!... Pauvre Louis dix-neuf!

Malgré tous mes efforts, te voilà donc le bœuf!...

Ce coup l'achèvera; la chose en est certaine...

LE CHEVALIER, prenant place avec Framboisie

sur le canapé.

Framboisie!... Enfin, seuls!!!

OCTAVE, à part.

Le traître!... Quelle aubaine!...

LE CHEVALIER, à Framboisie.

Nous voici l'un à l'autre enchaînés pour toujours!

Et je possède enfin l'objet de mes amours!...

Ah! redis-moi ta flamme aussi, longtemps encore!...

FRAMBOISIE.

O mon maître, mon Roi!... Mon Louis, je t'adore!!

(Ils s'embrassent longuement.) (Une partie du ma-

quillage du Chevalier (barbe ou moustache) s'imprime sur la joue de la Duchesse, qui doit jouer le reste de la

pièce comme si elle ignorait ce détail.)

